« Corps-psyché » - Penser les concepts-limites en psychologie clinique.

« (Petite) Biographie de la pulsion. Partie 1. »

Matthieu GAROT,
psychologue clinicien, SynoPsy – Libre association.

Intervention du Mercredi 28 avril 2010, 19h-21h.
Amphithéâtre Diderot.
Université *P*opulaire de Lyon.
« Passé les bornes y a plus de limites – Liberté, frontières, infini. »

1) Introduction.

Faire une biographie, c'est faire l'histoire de la vie d'un personnage, et la « pulsion » est l'un des personnages central de la psychanalyse freudienne et postfreudienne. Peut-être l'un des personnages les plus controversés aussi, à l'image de son inventeur. **Je vais prendre un risque** en disant que S. Freud a été et sera toujours un personnage qui fera polémiques, et *Le crépuscule d'une idole* de M. Onfray qui vient tout juste de sortir en est la preuve. On n'y peut rien. C'est comme ça. Mais il faut se méfier des jeux de confusion. Ce n'est pas tant sa personnalité qui mise en cause, que ses découvertes qui bousculent. On critique l'homme pour mieux critiquer ses idées. (On en fait pas autant avec Einstein et la bombe atomique !!!) Mais quel crime a-t-il donc commis ?

> Révolutionnaires ses idées ? Chacun se fera sa propre opinion. En tout cas pour les psychologues cliniciens que nous sommes, nous ne saurions nous passer du postulat de l'inconscient et de ses processus.

Faire une biographie de la « pulsion », même petite, c'est revenir sur l'histoire de la psychanalyse et sur celle de son inventeur S. Freud. Mais le temps m'étant compté, il a donc fallu faire des choix : on optera pour une petite biographie.

Mais c'est quoi la psychanalyse finalement ?

Schématiquement se sont déjà deux choses :

● Un corpus théorique cohérent : la *métapsychologie*.
● Un dispositif thérapeutique singulier : la « cure type » (ce que ce dispositif neutralise, pour mieux révéler des processus psychiques singuliers) .

Quelques mots sur Freud ?

Sigmund Freud en né en 1856 en Autriche et mort en 1939 à Londres où il s'était exilé suite à la montée du Nazisme. Il est l'inventeur de la psychanalyse même il fut accompagné tout au long de sa vie par des « disciples ». Sa formation, c'est celle d'un médecin neurologiste donc un biologiste, et à ce titre il y aura toujours chez lui une tentation biologisante du psychisme. D'ailleurs ses premières tentatives s'orienteront vers une « neurologie appliquée à la psychologie », une « une psychologie à l'usage des neurologues », c'est-à-dire une explication de l'activité psychique par la physiologie. Mais il arrivera toujours à dépasser cette tentation.

Psychanalyse, psychanalyse, psychanalyse... mais d'où parle-t-on ? De la psychologie clinique : la psychologie des origines entre philosophie et expérimentale de laboratoire... à une psychologie appliquée à la « clinique », et son rapport à la psychanalyse (tout du moins en France avec Daniel Lagache, qui introduit la psychanalyse à l'université en 1937).

Freud en 1932, c'est-à-dire sur la fin de sa carrière, dit :

> « La théorie des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination. » (*Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1932)

Ce qu'il dit c'est que la pulsion est l'une des pierres d'édifice de la psychanalyse ; mais ce qu'il dit aussi c'est qu'il est difficile d'en donner une bonne fois pour toute une définition. Pourtant Freud s'y aventure et dit :

> « [...] le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique [...] »

La pulsion est « entre », elle est « entre-deux », elle est une formation intermédiaire. La maïeutique du concept de « pulsion », l'élaboration théorique d'un tel concept chez Freud, répond à plusieurs exigences :

> ● L'une de ces premières exigences, c'est celle de l'expérience clinique de l'inconscient. Il y a une réalité clinique que Freud va être contraint à conceptualiser. Il admet que quelque chose « pulse », que quelque chose « pousse » en l'homme, quelque chose qui prend ses racines dans le corps et parvient à l'appareil psychique.

● Une des autres exigences, tient au contexte historique marqué par la pensée dualiste et dualisante, héritière du cartésianisme. On ne peut pas penser la démarche de recherche de Freud hors de son contexte. Il y puisera la matière première de sa réflexion, tout en essayant de s'en détacher. Il y prendra appui pour tenter de dépasser la pensée dualisante, transcender l'opposition corps/esprit, soma/psyché. La pensée freudienne est celle d'un entre-deux toujours à renouveler et risqué.

2) La « pulsion » et sa mauvaise réputation.

L'usage du mot « pulsion » a retrouvé une nouvelle vitalité au cours du 20ème siècle dans la langue française. L'une des raisons à cela serait en relation avec les premières traductions de l'œuvre freudienne et, en particulier, celui de *Trieb* par « pulsion ». La présence si importante dans le langage courant des mots comme « pulsions », « lapsus », « inconscient », « complexe d'Œdipe », marque bien la pénétration des idées de Freud dans la culture, un succès qui en retour se paie par un usage souvent très approximatif des termes.

Mais aujourd'hui quand on parle de « pulsion », ce n'est pas dans les meilleurs termes. Ça fait peur, ça terrifie, ça dérange. Dans les médias, on ne cesse d'entendre ces « fous » qui tuent pris d'une « pulsion meurtrière », ou autres serials killers poussé par le plaisir de tuer, de ces pédophiles et de leurs pulsions sexuelles irrépressibles, etc. Un homme qui a des « pulsions », c'est un monstre !!! Le cinéma se fait aussi le relais et le sédiment de cette mauvaise réputation : par exemple *Pulsions* de **B. de Palma** sorti en 1980 (*Dressed to kill* est son titre original).

> Synopsis : Kate Miller, la cinquantaine et frustrée sexuellement, suit une psychothérapie. Sentant la jeunesse lui échapper, elle va succomber à un inconnu rencontré au musée. Cette rencontre lui sera fatale : en revenant chercher la bague qu'elle avait oubliée chez son amant, elle rencontrera la mort dans l'ascenseur. Liz Blake, prostituée, a vu la scène dans le miroir de la cabine : une blonde a lacéré Kate Miller avec un rasoir. Cette blonde n'est pas encore une femme, mais "une femme dans un corps d'homme" à qui son psychothérapeute, le même que celui de Kate Miller, refuse l'agrément pour une opération de changement de sexe.

Meurtre, sexe, violence, on dirait un programme de TF1. Voilà à quoi la pulsion est associée. Mais pourquoi la pulsion a-t-elle si mauvaise réputation ?

Dans l'imaginaire collectif, c'est bien au corps et sa part « animal » à laquelle elle est associée. La psychanalyste **Janine Chasseguet-Smirgel** dit : « La représentation du corps humain dans la psyché a subi, au cours du temps, bien des avatars. Il ne s'agit pas (ou pas seulement)

d'un développement purement linéaire, lié à la rupture de l'homme avec le cosmos et scandé par la naissance du capitalisme, les écrits de Descartes, l'essor de la bourgeoisie, etc. L'avènement de la modernité, en l'arrachant à la nature, en créant « l'individu », serait l'ultime explication de la séparation de l'homme aussi bien d'avec le monde que d'avec son corps (cf. D. Le Breton, 1990). Mais le mépris du corps, de la chair remonte bien en deçà de la Renaissance; Les gnosticismes, la macération de la chair, le port du cilice, la flagellation, les pratiques ascétiques, la glorification de la chasteté, du célibat sont plus anciens que le christianisme et culminent avec lui. »

Le corps comme objet d'horreur, c'est un de nos héritages cartésiens. Rappelons-nous, Descartes disait en 1647 dans les *Méditations* :

> « Je me considérai premièrement comme un visage, des mains, des bras, et cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignai du nom de mon corps. »

Le cartésianisme, c'est l'apologie de la Raison pure et dualisme corps/esprit. Le corps est pour lui qu'un vulgaire amas de chair, d'os et d'organes dépourvu de sens. Peut-être parce qu'il est le lieu de la finitude humaine et de la précarité de son existence (mort, vieillissement). Mais cette lutte incessante, ce détachement du corps d'avec soi-même, cette tentative d'émancipation qui traverse l'histoire de l'évolution des sociétés humaines, et plus particulièrement en occident, pourrait aussi coïncider avec un rejet des « pulsions » dont le corps est le siège.

« L'instinct » chez Freud renvoie à ce qui est purement biologique, quelque chose qui aurait à voir avec le « comportement animal fixé par l'hérédité, caractéristique de l'espèce » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, de Laplanche et Pontalis), ce peut-être à quoi peut renvoyer fantasmatiquement le corps, alors que la « pulsion », elle, *n'est pas seulement biologique* pour Freud. « L'instinct » appelle donc l'animalité en l'homme, sa part brute et sauvage.

C'est dans ce contexte bien particulier, qu'à l'aube du 20ème siècle que Freud va tenter de penser l'articulation entre l'homme et son corps : c'est une prise de position qui va au-delà d'un simple anti-dualisme corps/esprit, soma/psyché.

Mais c'est surtout, après les révolutions galiléenne et darwinienne, une nouvelle blessure narcissique faite à l'homme qu'impose Freud : l'homme n'est au centre, il y a l'inconscient, « le Moi n'est pas maître en sa demeure », il est aussi traversé par des motions, quelque chose pulse en lui et qui dépasse sa conscience.

« On connaît l'infernal, l'odieux trio : Copernic, Darwin et Freud. Trois décentrages. Trois impardonnables injures. La Terre n'est pas le centre de l'Univers. L'homme n'est qu'un animal, un animal peut-être un peu particulier, mais animal tout de même, et issu d'une longue lignée d'animaux. Et la conscience de l'homme, en dernière analyse, n'est jamais qu'épiphénomène d'autre chose. L'inconscient triomphe et nous ne sommes même plus maîtres chez nous, en nous. Comme c'est triste... » (P. Declerck, La psychanalyse sans illusion, LeMonde.fr, 21 avril 2010)

3) Quelques idées directrices pour une lecture de la « pulsion » chez FREUD.

Si le concept de pulsion chez Freud est « limite », il l'est à plusieurs titres. Nous reviendrons.

Les idées directrices, la thèse, que je propose de développer ici, et qui permettra de donner une grille de lecture aux deux écrits de Freud que je présenterais par la suite, c'est que : derrière l'idée de « pulsion » comme concept-limite, il y toujours à l'œuvre un dualisme ; même plus, une opposition structurelle ; une opposition que le concept-limite vient à révéler, discriminer, mais aussi, à dépasser alors qu'il l'a lui-même révélée. Ainsi, le concept-limite, et celui de pulsion particulièrement ici, viendrait mettre en dialogue ce qui était *a priori* opposé et antagoniste.

► Derrière la pulsion comme concept-limite, implique un dualisme.

► Plus encore, la pulsion révèle ce qui s'oppose.

► Dernièrement, la pulsion permet un dialogue entre ces parties.

La démarche épistémologique de Freud, celle de sa recherche, c'est de toujours poser une dualité en l'homme, et une fois cette dualité posée en terme conceptuel, cette césure validée, il la dépasse, la transcende comme dirait le philosophe. Là, se situe en partie toute la fécondité de la pensée freudienne.

A. Ferrant utilise cette image : « Comme pour la marche, dès qu'un pied prend appui sur le sol et trouve son assise, c'est-à-dire une formulation claire, l'autre pied est déjà levé, prêt à se poser plus loin. »

L'un des exemples les plus parlants, c'est peut-être son ouvrage de 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

> ► *Il part dans son exposé d'un dualisme entre sexualité « normale » versus sexualité « déviante », qui par,*

l'introduction du concept de « pulsion sexuelle » lui permettra de démontrer l'existence d'une « sexualité infantile ».

4) ***Trois essais sur la théorie sexuelle*.**

En 1897, Freud écrit dans ses correspondances avec Fliess : « Je ne crois plus à ma neurotica ». Freud avait fondé jusque-là une théorie de compréhension des névroses reposant sur une séduction vécue pendant l'enfance, une séduction sur la scène du réel. Or, Freud va mettre en doute la réalité des scènes de séduction sexuelle, tous les pères n'étant pas des pervers. Il y aurait des souvenirs qui n'en sont finalement pas. La réalité qu'il va découvrir, se situe sur une autre scène. S'il y a eu séduction sexuelle, ce n'est pas dans la réalité le plus souvent, mais quelque chose c'est construit et qui ressemble à une séduction sur la scène psychique des fantasmes.

L'abandon de sa « neurotica » va ouvrir la voie aux théories sexuelles infantiles, et marquer ainsi, un tournant dans l'histoire de la psychanalyse. Freud qui avait déjà admis l'origine sexuelle des troubles névrotiques – « un adulte a séduit un enfant dans le réel » – doit aller encore plus loin : il y aurait déjà du sexuel qui s'organise chez l'enfant.

Trois essais sur la théorie sexuelle, paru en 1905, est le fruit de ce remaniement conceptuel. Pratiquement dix ans de travail depuis l'abandon de sa « neurotica » pour en arriver là.

C'est à ce moment-là aussi, que Freud commence véritablement à utiliser le concept de pulsion, à lui donner une place centrale dans sa théorisation. Il propose avec *Trois essais*, un premier modèle pour tenter de saisir cette question de la « pulsion ». Mais ce n'est pas de n'importe quelle pulsion dont il parle ici. Il y parle de la « pulsion sexuelle ». Son livre sera, au fur et à mesure des différentes éditions, agrémenté de notes de bas de page et de rajouts dans le texte, et cela en fonction des avancés de sa pensée.

Freud fait l'hypothèse d'une « pulsion sexuelle » comme étant « ce qui rend compte des besoins sexuels chez l'homme et chez l'animal », et cela dès le début de son ouvrage. Il pose d'emblée l'idée – mais il ne le formule pas explicitement – que la pulsion sexuelle est cette limite commune entre l'homme et l'animal. On pourrait dire aussi de l'animal en l'homme.

► *La pulsion est d'abord pour Freud, un concept-limite entre l'homme et l'animal ; ce qui les unie et les différencie à la fois.*

L'ouvrage est divisé en trois parties, trois essais : un essai consacré aux « aberrations sexuelles », un second à la « sexualité infantile », et un dernier aux « transformations de la puberté ».

Comme souvent, Freud va proposer un modèle de compréhension du psychisme humain, de son régime « ordinaire » pourrait-on dire, à partir de la « déviance » et des « aberrations sexuelles ». **Sa démarche originale : déduire le normal à partir du pathologique.**

Dans le premier essai, Freud explore successivement différentes « perversions sexuelles » : l'homosexualité qu'il nomme « inversion », zoophilie, pédophilie, fétichisme, sadomasochisme, le couple voyeurisme/exhibitionnisme, etc.

S'il y a « déviance » pour Freud, ce n'est pas tant en terme de dégénérescences innées ou de véritables aberrations constitutionnelles qu'il le pense, mais plutôt en terme d'élection d'un nouvel objet sexuel, inédit par rapport à ce qui est communément admis.

La « pulsion sexuelle » vient à élire un <u>objet</u> et un <u>but</u> qui dérivent au regard des voies constatées « normalement ». La « pulsion sexuelle » serait poussée à se détourner des buts et objets sexuels « normaux ». Freud montre par là, la variabilité de l'objet et que son choix tient aux vicissitudes de l'histoire du sujet. La sexualité est polymorphe et variée. Elle est très créative et pas fixée préalablement. Quand il parle de « déviances », Freud tente de ne jamais porter un jugement moral... en tout il s'y essaie.

Il dit finalement que dans la sexualité « normale », y a toujours un peu de fétichisme, un peu de sadomasochisme, d'exhibitionnisme et de voyeurisme, etc. Même, le « baiser », serait une forme de « déviance » dans le sens où elle n'est pas utile à la *conservation de l'espèce*... c'est là aussi où elle nous différencie de l'animal.

La conclusion du premier essai ouvre sur une idée forte, celle que la perversion vient dire quelque chose de la sexualité humaine :

> « Nous sommes à présent en mesure de conclure qu'il y a en effet quelque chose d'inné à la base des perversions, mais quelque chose *que <u>tous les hommes ont en partage</u>* et qui, en tant que prédisposition, est susceptible de varier dans son intensité et attend d'être mis en relief par les influences de l'existence. » (*TE*, pp. 88-89)

Il y a quelque chose d'inné pour Freud, mais ce sont tous les hommes qui l'ont. Avec cette première partie, il y a une limite mise en exergue par Freud, une deuxième limite :

> ► *Celle entre « sexualité normale » ou « normative », et « sexualité déviante ».*

Plus généralement, la « déviance » – ou en tout cas ce qui est qualifié comme tel – parle de « l'homme normal », même si parfois elle peut revêtir les masques du monstrueux, de l'inhumain, du bestial. Ce qui ferait la différence entre « l'homme normal » et « l'homme déviant » du point de vue de leur sexualité, serait une « fixation » à un état infantile de la sexualité.

Voilà, c'est dit : il existerait une « sexualité infantile ».

> ► *La « pulsion sexuelle » serait un concept-limite entre « l'homme normal » et « l'homme déviant » dans leurs pratiques sexuelles. Mais c'est en posant ce dualisme, puis en le dépassant, que Freud va proposer un discours sur l'homme et sa sexualité : l'hypothèse de la « sexualité infantile ».*

Pour en dire un peu plus, Freud avance l'idée d'une prédisposition universelle à une sexualité multiforme, que rien n'est préformaté et fixé par avance en termes de sexualité. Ce que Freud en 1905 appelle la « pulsion sexuelle », se caractérise par une grande plasticité des expressions sexuelles dans l'enfance. S'il y a durant l'enfance une prédisposition « polymorphiquement perverse », le « pervers » ici n'est pas un « déviant », car le « polymorphe » signale qu'aucune direction définitive n'a encore été prise. Ce qui détermine finalement la question sexuelle, c'est l'histoire individuelle en rapport avec son environnement.

Il faut le savoir, ce livre, à sa publication, a vivement choqué le grand public. C'est la thèse de Freud qui choque, celle d'une « sexualité infantile », qu'il y aurait déjà du sexuel chez l'enfant... non-encore génitalisée, mais du sexuel quant-même. Accueillir cette idée à l'époque n'est pas simple, et elle ne l'est peut-être toujours pas.

Un aparté s'impose. Quand Freud parle de « sexualité infantile », il ne parle pas de pratiques sexuelles comme chez les adultes. Il entend par là une énergie psychosexuelle qui peut être génératrice de plaisir ou de déplaisir, une énergie pouvant se comprendre comme le carburant du psychique. La psyché cherche les situations de plaisir, c'est ce qui l'organise et la vectorise : le plaisir est obtenu par baisse des tensions

internes, inversement, le déplaisir par l'augmentation de ces mêmes tensions (première définition du plaisir chez Freud).

Trois essais pose donc les jalons pour une première théorie des pulsions. Dans la deuxième partie de son ouvrage, il introduit les idées de but pulsionnel (la satisfaction par la résolution d'une tension interne) et de l'objet pulsionnel (c'est-à-dire ce en quoi et par quoi la satisfaction pourra être atteinte). L'idée de source, elle, est à ce moment de sa pensée indissociablement lié aux zones érogènes. La pulsion sexuelle est une organisation que va effectuer le psychique en fonction de ces trois caractéristiques. C'est d'ailleurs à partir de là, que Freud élaborera les différents « stades libidinaux ». Revenons-y un moment.

Freud va décrire l'évolution de la « sexualité infantile » en une succession de stade des différentes pulsions partielles. A chaque pulsion partielle correspond une « zone érogène » : stade oral (0 à 2 ans) ; stade anal (2 à 3 ans) ; stade phallique (3 à 5 ans). C'est ce que Freud appelle les « stades libidinaux ».

Ces stades sont des étapes de développement de l'enfant. Chaque étape est caractérisée par une organisation spécifique de la « pulsion sexuelle », et est liée à une « zone érogène » prévalente organisatrice sur laquelle se centre l'excitation.

Même s'il parle de stades, cette notion ne se réfère pas à une stricte succession chronologique ; il s'agit de « phases » ou de « paliers d'organisation » qui peuvent se chevaucher ou coïncider. Chacun des stades décrits par Freud représente un mode d'organisation original de la « sexualité infantile » (prégénitale) fortement induit par la fonction de la zone érogène impliqué (donc une partie du corps).

► **Le stade oral**. Ce stade va instaurer la zone bucco-pharyngée et les lèvres comme première « zone érogène », et, comme source pulsionnelle partielle. On pourrait y voir la simple absorption de nourriture et le plaisir de la satiété (ce sont les buts pulsionnels). Mais quand le bébé tète, il ne tète pas uniquement avec la bouche, mais aussi avec les yeux, avec ses petites mains boudinés, avec sa respiration, etc. Le bébé « absorbe » par la peau, la vision, l'ouïe, l'adorât, la préhension manuelle... la « présence » de maman, dont il est totalement dépendant.

Le bébé entretient véritablement un rapport d'oralité au monde, où le mauvais est rejeté hors de soi et le bon incorporé en soi, fondant par-là les première limites de ce qui est moi et de ce qui est non-moi : ce sont les premières assises narcissiques. La pulsion s'organise sur un mode oral, avec une source : la source bucco-pharyngée, un but : l'absorption (mettre à l'intérieur), un objet : le « lait » qui représente la « présence maternante », aussi bien par son odeur, sa douceur, toutes les sensations qu'il procure.

► **Au cours de la deuxième année de la vie**, avec le début de la maîtrise sphinctérien, un nouveau palier va être franchi. Il y a une maturation du corps biologique, qui permettra à l'enfant d'acquérir de nouvelles potentialités neuromusculaires. Il s'agit du **stade anal**.

Deuxième temps d'organisation qui instaure la zone anale comme zone érogène. Zone érogène ici, ça veut dire qu'elle est le siège d'un certain nombre de sensations particulières, qu'elle a une excitabilité tout à fait singulière. C'est une muqueuse, et comme toutes les muqueuses, elle est porteuse d'excitation. Donc, c'est une zone de plaisir pour l'enfant. Mais ce n'est pas seulement parce que c'est une zone de plaisir que l'analité va s'en emparer.

C'est aussi à cause des possibilités relationnelles que donne cette zone que l'analité va devenir organisatrice et réorganisatrice de l'expérience humaine. De nouveaux enjeux vont alors apparaître, des enjeux imprégnés de significations en rapport avec la fonction de défécation (expulsion-rétention) et avec la valeur symbolique des fèces (données ou refusées). L'idée de « maîtrise » est importante ici.

C'était comme si le petit garçon ou la petite fille, allait passer d'une position où il était passif à une position d'activité. Une forme de retournement passif/actif, où le sentiment de dépendance de l'enfant à l'égard de son environnement va être relativement atténué.

Avec l'acquisition de la marche, l'enfant va alors infliger à son entourage, lui faire subir, de manière symbolique, ce qu'il a mal vécu. Comme s'il allait commencer à « se venger » de l'insupportable dépendance inhérente aux conditions-même de son existence précaire. C'est un temps d'opposition avec son entourage. C'est le temps de l'apparition du « Non ». C'est le temps de l'apprentissage de la propreté et de la relation autour du pot et de l'objet-fèces.

Mais les comportements autour du pot concernent en fait de nombreux aspects de la vie relationnelle de l'époque. L'enfant, grâce à sa nouvelle autonomie motrice, peut commencer à s'absenter du regard de la mère, à lui infliger à elle l'épreuve de l'absence perceptive que lui a vécu étant bébé. L'enfant va pouvoir inverser les caractéristiques relationnelles de l'oralité. Dans l'oralité c'est l'objet, la maman, qui faisait attendre et mettait l'enfant dans la dépendance de son « bon vouloir ».

Dans l'analité, c'est l'enfant qui va pouvoir faire attendre l'objet, le rendre dépendant de son « bon vouloir » à lui. C'est un temps d'élaboration de la question de la dépendance.

A ce moment également, l'enfant va pouvoir commencer à maîtriser de ce qui sort et de ce qui rentre au niveau du corps contrairement à ce qui pouvait se passer durant l'oralité. Commence à s'organiser chez lui, un espace interne, un espace intime, un espace du dedans et donc un espace du dehors. C'est l'organisation anale de la pulsion.

► Le stade qui succède à l'analité, c'est **le stade phallique**. L'enfant commence à avoir une maîtrise quasi parfait de son corps, de sa motricité, et va commencer à pouvoir jouer avec lui dans son rapport aux autres et aux interdits. On y observe les premières activités masturbatoires avec l'idée de : c'est interdit ou c'est autorisé ? Mon zizi se détache-t-il ? Est-ce que ça, c'est toujours là ou pas ? Ce stade correspond pour Freud au moment culminant et au déclin du complexe d'Œdipe. Survenant au cours de la troisième année, l'enfant va prendre conscience de la différence anatomique des sexes, c'est à dire de la présence ou de l'absence de pénis. C'est l'organisation phallique de la pulsion.

Dans *Trois essais*, Freud dit que la pulsion est à comprendre comme le résultat complexe d'un assemblage entre un but, un objet, une source. Quelque chose se complexifie et s'organise par discrimination : conjointement et réciproquement un objet apparaît et se distingue d'une source (inscrite dans le corps), un but s'organise sur une nouvelle scène : la psyché.

<u>Conclure sur *Trois essais*</u> :

● Freud dit que la pulsion n'est rien d'autre que l'effort et le travail de la vie psychique pour tenter de se représenter et de rendre compte de ce qui se pousse de/à/depuis « l'intérieur ».

● La psyché tente de se représenter ce quelque chose qui pousse à l'intérieur, ce quelque chose du grouillement des organes, représenter à défaut de pouvoir fuir car comme le dit Freud nous ne pouvons fuir notre propre corps.

● La pulsion est le carburant pour le psychique. Mais avant d'être utilisable comme tel, comme carburant, il a fallu en raffiner la matière première.

En 1915, Freud rajoutera un paragraphe dans Trois essais et qui nous intéresse tout particulièrement. Il donne pratiquement une définition de la pulsion :

> « Par « pulsion », nous ne pouvons, de prime abord, rien désigner d'autre que la représentance psychique d'une source endopsychique de stimulations, s'écoulant de façon continue, par opposition à la « stimulation », produite par des excitations sporadiques et externes. La pulsion est donc un des concepts de la démarcation entre le psychique et le somatique. » (*TE*, p. 83)

« Par *Trieb*, nous ne pouvons d'abord rien entendre d'autre que la « représentation » psychique d'une source de stimulation intrasomatique, coulant constamment à la différence de l'incitation qui est fabriquée par des excitations isolés et venues du dehors. *Trieb* est aussi l'un des concepts de délimitation de ce qui ressort de l'âme et du corporel. »	*Autre traduction de G. A. Goldsmith, dans les* Chaines d'Eros *d'A. Green.*

1915. C'est l'année de parution de « Pulsions et destins de pulsions ». La pulsion permet de « démarquer » le psychique du somatique, mais aussi, le dedans du dehors.

5) <u>« Pulsions et destins des pulsions »</u>.

Nous sommes en 1915. Freud a 59 ans. Il publie *Métapsychologie*, ouvrage dans lequel se trouve « Pulsions et destins des pulsions ». Il est parvenu au milieu son trajet. Il éprouve le besoin de préciser et de cerner les concepts fondamentaux de la psychanalyse, qu'il avait laissés jusqu'alors dans une relative et féconde indétermination : l'inconscient, le refoulement... et la pulsion.

Au tout début de son article, il vient à dire qu' : « une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis ». Il dit aussi que ces « concepts fondamentaux », et fondateurs de toute science, comportent toujours un certain degré d'indétermination ; et que même fixés en une définition (définir c'est en quelque sorte enfermer), leur contenu sera constamment soumis à modifications.

Freud le sait, en 1915 il s'attèle à un travail difficile, et risqué, celui de la définition d'un concept qu'il pense central dans la compréhension et la modélisation de la psychologie humaine. Il doit en passer par là, quitte à la modifier plus tard.

Il avertit le lecteur :

> « Il y a un concept fondamentale conventionnel de ce genre, encore assez confus pour l'instant, dont nous ne pouvons nous passer en psychologie : c'est celui de la *pulsion*. »

Il est temps pour lui, d'enfermer ce concept central de la psychanalyse dans une définition. Ce qu'il propose alors c'est une définition générique de LA pulsion.

Première étape de sa définition, Freud oppose la pulsion à l'excitation. Il assimile l'excitation à une stimulation provenant du monde extérieur, à

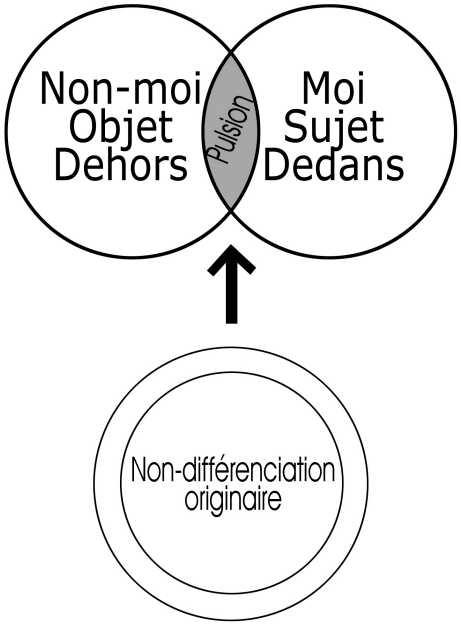
laquelle donc, on peut se soustraire par la fuite motrice devant ce qui est source de cette excitation. La pulsion, elle, ne provient pas du monde extérieur « mais de l'intérieur de l'organisme lui-même » (PDP, p. 13).

Dans le texte ça donne :

> « La pulsion, au contraire, n'agit jamais comme une *force d'impact momentanée* mais toujours comme une force *constante*. Et comme elle n'attaque pas de l'extérieur mais de l'intérieur du corps, il n'y a pas de fuite qui puisse servir contre elle. Il existe un meilleur terme que celui d'excitation pulsionnelle : celui de « besoin » ; ce qui supprime ce besoin, c'est la « *satisfaction* ». » (*PDP*, p. 14)

L'une des premières exigences du psychisme, c'est la **discrimination** entre ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors (note qu'il rajoutera dans *Trois essais*). La pulsion vient jouer ce rôle là. Elle est un concept limite qui marque les premiers enjeux de différenciation dedans/dehors, puisque la pulsion c'est ce qu'on ne peut pas fuir, elle est là, « à l'intérieur ». C'est en ce sens que pour Freud, les pulsions sont les véritables « moteurs des progrès » dans le développement humain, elles fondent cette limite dedans/dehors.

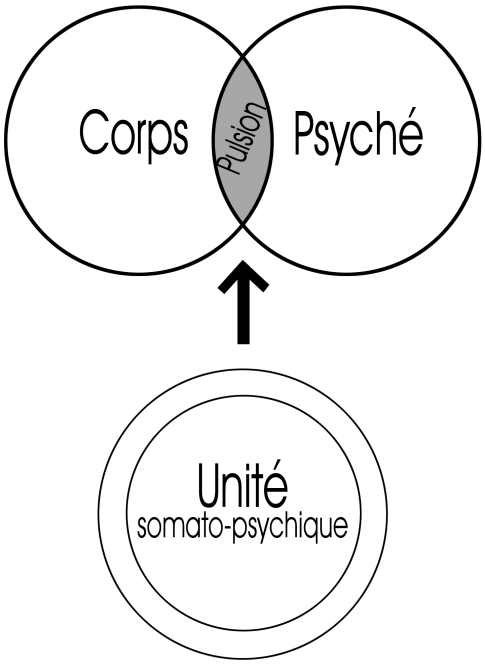
> « L'opposition moi – non-moi (extérieur), (sujet – objet), est imposée très tôt à l'être individuel, comme nous l'avons déjà dit, par l'expérience qu'il fait de pouvoir imposer silence, par son action musculaire, aux excitations externes tandis qu'il reste sans défense contre les excitations pulsionnelles. » (*PDP*, p. 35)



Mais ce n'est pas la seule limite que la pulsion signe. Pour Freud, la pulsion a une double face : une face somatique et une face psychique. La pulsion est ce point de charnière entre le corps et la psyché. Le corps est mué par des déséquilibres chimiques et des métabolismes particuliers qui répondent à des lois biologiques, que le psychique va tenter de se représenter pour s'en informer par les « pulsions ».

> « Si, en nous plaçant d'un point de vue biologique, nous considérons maintenant la vie psychique, le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. » (PDP, pp. 17-18)

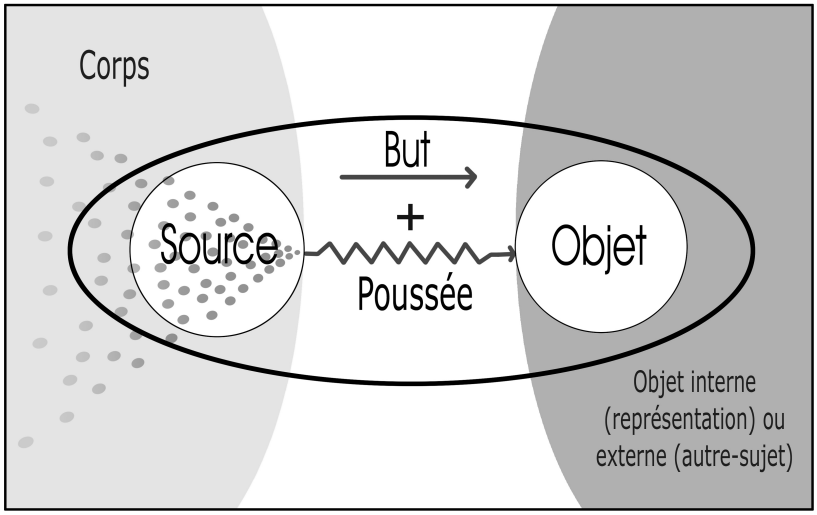
Ainsi pour Freud, la pulsion est lié à l'idée de « représentant », une sorte de délégation envoyé par le somatique dans le psychisme *(Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis), comme un VRP, un ambassadeur, un négociateur envoyé par le corps au psychique avec leurs exigences respectives. La pulsion est un concept et une matière articulatoire entre corps et psyché.



Deuxième temps, Freud définit la pulsion en quatre termes cette fois-ci : la **source** de la pulsion, l'**objet** par lequel la pulsion s'assouvit, la **poussée**, et le **but** de la pulsion. La pulsion est donc un concept

englobant, c'est l'organisation d'une source, d'un objet, d'une poussée et d'un but. La pulsion a un but, une direction, ça ne pousse pas n'importe comment, n'importe où, ça pousse vers l'objet de la satisfaction de la pulsion.

► *Source* : il s'agit donc d'une source « somatique », c'est-à-dire qui est inscrite dans le corps, et qui sera investi par l'environnement maternant en fonction du développement de l'enfant.
► Objet : l'objet peut être interne (et renvoyer à une représentation) ou alors externe, c'est-à-dire un autre-sujet.
► *Poussée* : elle fait référence à la force qui s'inscrit dans la biologie du corps.
► *But* : le but de la pulsion est souvent la recherche du plaisir avec décharge.



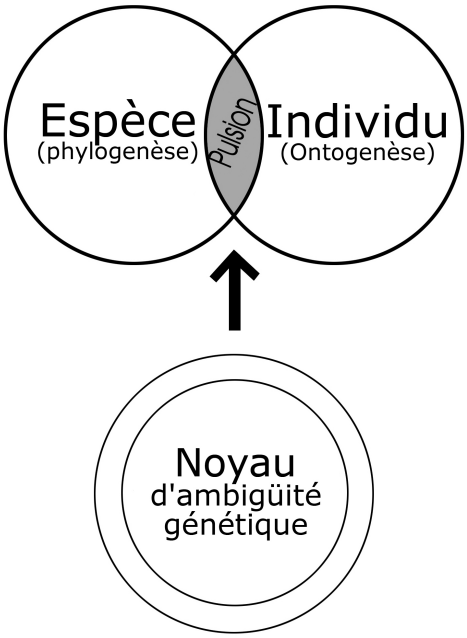
Organisation de la pulsion

En fonction de la source, c'est tout le système pulsion qui prendra une qualité et une couleur particulière. Quelles sont ces différentes entrées ? L'oralité, l'analité, le phallique comme nous l'avons déjà vu. Pour Freud, il n'y a qu'une seule pulsion générique, mais qui en fonction des différents stades du développement de l'enfant et des sources qui caractérisent ces stades, s'organisera de manières différentes. C'est à ce titre que l'on parlera d'organisations orale, anale et phallique de la pulsion.

Freud va faire une distinction de plus qui nous semble fondamentale ici. Originairement, la pulsion possède une ambigüité qui devra être levée : entre une composante « d'auto-conservation », qui engage l'existence individuelle, et une composante qui implique, elle, la conservation de l'espèce. Voici encore une limite que Freud met en perspective : la pulsion

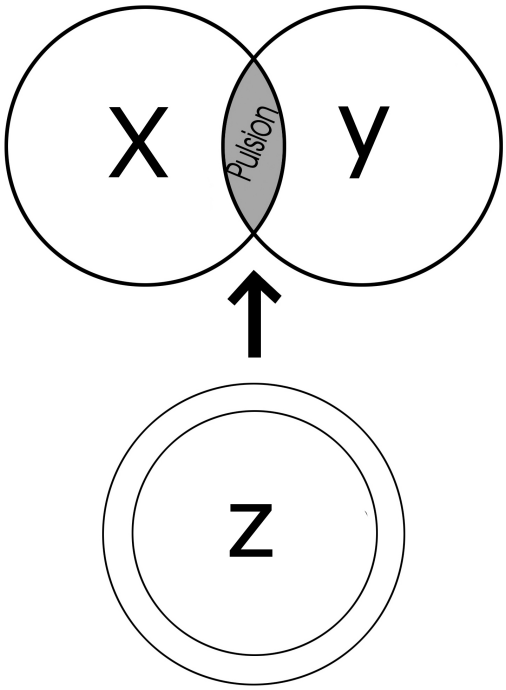
est un concept-limite entre phylogenèse et ontogenèse, et comme on l'a déjà dit, entre humanité et animalité, entre « homme civilisé » et « homme nature ».

► *La pulsion serait un des <u>organisateurs anthropomorphiques de l'institution de l'homme comme homme</u>. Son échec à se constituer, à s'organiser, ouvrirait sur un mode psychopathologique d'être-au-monde.*



6) <u>Récapitulatif</u>.

Pour reprendre l'ensemble des idées développées précédemment, je propose un schéma et un tableau dont les items sont loin d'être exhaustifs:



Unités	Introduction de la pulsion	Polarités	
z		x	y
Somato -psychique		Corps	Psyché
Non- différenciation originaire		Non-moi Objet Dehors	Moi Sujet Dedans
Génétique		Espèce	Individu

7) <u>Pour conclure. Pulsion, matière à philosopher</u> ?

Si la pulsion comme on l'a vu est « organisation », elle est « liaison » à partir de ses quatre différents formants. Elle s'organise et nourrit la vie

psychique. Organisation et complexification de la pulsion, permettent de sortir de la non-différenciation originaire dans laquelle le bébé se trouve d'emblée jeté : non-différenciation entre corps/psyché, mais aussi dedans/dehors, sujet/objet. Elle permet aussi de dépasser l'atavisme en l'homme. Elle fonde petit-à-petit un sentiment subjectif, elle lie le sentiment du Moi, et par là, elle donne un sentiment de liberté. Pourquoi ça ?

La pulsion qui s'organise, organise quelque chose de la contrainte du corps – et on l'a vu le corps est un puits des instincts qui peuvent être véritablement tyranniques. Elle est mise en forme de la contrainte en tant que contrainte... pulsionnelle. Ainsi, la pulsion quand ça s'organise, ça organise quelque chose du rapport corps/psyché.

C'est parce qu'elle est mise en forme de la contrainte, que la pulsion permet une certaine forme d'émancipation vis-à-vis cette contrainte interne qu'est la tyrannie des corps.

Ainsi, la pulsion est « représentance » de ce qui aliène la psychique de l'intérieur ; elle est « représentance » par et pour le psychique ; et par là, elle est émancipation du Moi. Parce que la vie psychique détermine ce qui la détermine, elle parvient en partie à s'en libérer. L'organisation pulsionnelle balise le champ d'existence du psychique, la faisant naître quelque part. La pulsion aliène nécessairement la vie psychique. De la même manière qu'il n'y a pas de liberté sans contraintes, il ne peut y avoir de sentiment subjectif de liberté sans la représentation d'un minimum de contraintes, celles qu'imposent la finitude de notre corps, l'organicité de notre existence, qui est aussi ancrée dans le biologique.

La pulsion libère de la nature en plongeant ses racines en elle, elle libère de l'homme-nature.

« Passer les bornes n'y a-t-il plus de limites ? » Bien difficile de répondre à cette question ; dangereux aussi : y répondre fixerait le choix des possibles et l'inventivité des réponses. Nous pourrions dire toute fois, qu'une fois les bornes posées, comme des pierres enchâssées dans le sol pour identifier *notre* lieu, délimitant le territoire de notre existence, elle autorisait l'émancipation, le voyage et l'aventure sans grands dangers... parce qu'il sera toujours possible de retourner *chez-soi*.

> « Rien n'est plus potentiellement ouvert que l'esprit humain, aventureux et curieux de toutes choses. Mais rien n'est plus clos que le cerveau humain, dont la clôture pourtant permet cette ouverture. »
>
> **Edgar Morin**, *La Méthode V. L'humanité de l'humanité*, 2001.